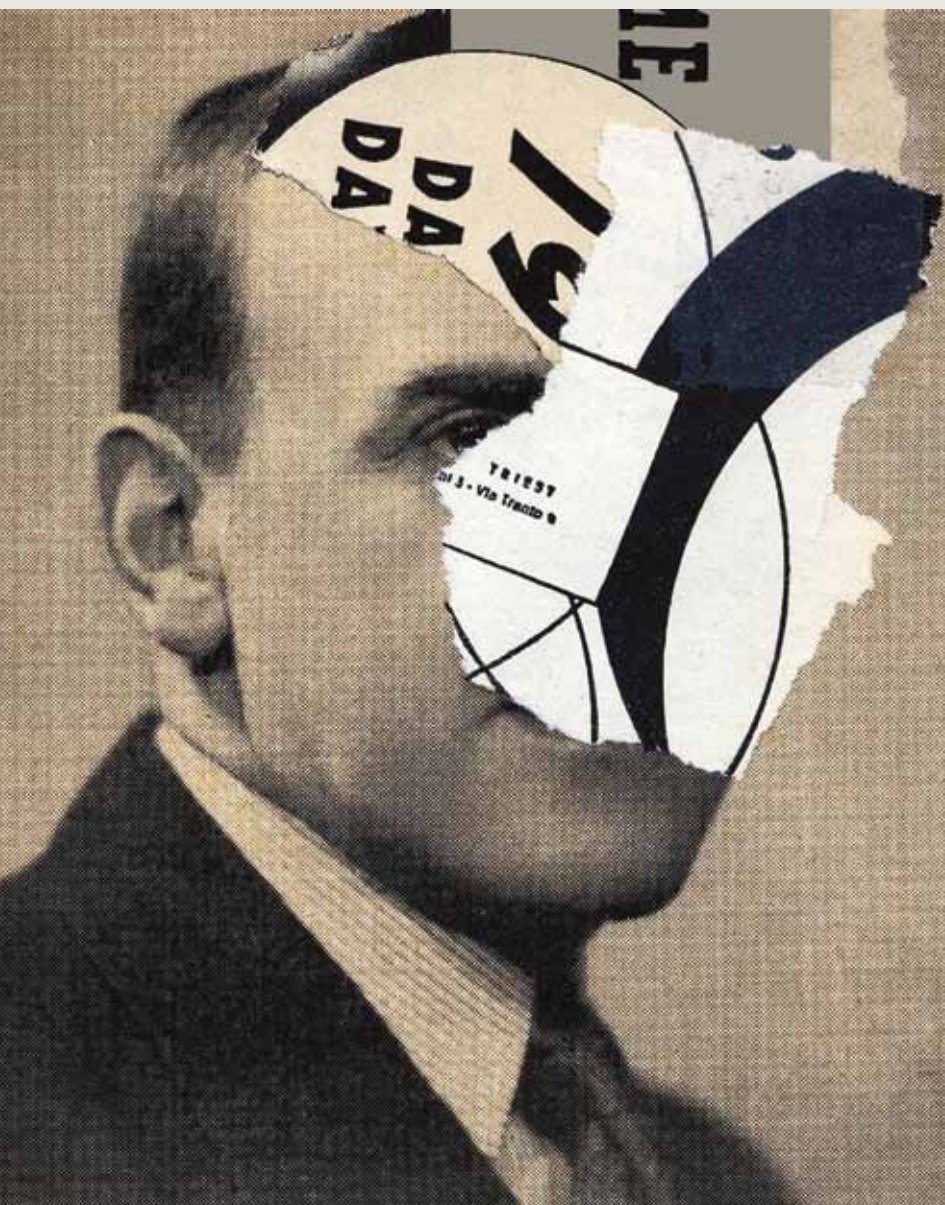


exit

revue de poésie



éditions gaz moutarde

98

Sommaire

Présentation

Stéphane Despatie, *Au delà du radar des moustaches...* 5

Des textes de

Mireille Cliche, *Turbulence* 7

Michel Pleau, *Vivre est une autre histoire*..... 11

Gianluca D'Andrea, *Dans les ombres pour y faire
des semences*..... 17

Dialogue

Paranoïa-critique ou la menace du je

Dossier préparé par Stéphane Despatie

avec des poèmes de: Nora Atalla, Virginie Beauregard D.,
Claudine Bertrand, Francis Catalano, Mathieu Croisetière,
Monique Deland, Denise Desautels, Jean-Marc Desgent,
Isabelle Dumais, François Godin, Roseline Lambert,
Jonathan Lamy, Pierre Ouellet, Christine Palmiéri,
Odelin Salmeron 23

exit

revue de poésie

98

Revue fondée en 1995 par André Lemelin et Tony Tremblay

Direction littéraire: Stéphane Despatie

Rédaction: Francis Catalano, Corinne Chevarier, Stéphane Despatie

Direction générale: Pierre Bastien

Adjoint à l'administration: Dominique Lauzon

Révision et correction: Dominique Robert

Page couverture: Alain Reno

Webmestre: Didier Guillemette

Correspondance: Revue *EXIT*, C.P. 22125,
C.P. Iberville
Montréal (Québec) H1Y 3K8

Internet: <http://www.exit-poesie.com>

Courriel: redaction@exit-poesie.com

Compographie: Roger Des Roches – SÉRIFSANSÉRIF

Distribution:

SODEP

460, rue Sainte-Catherine Ouest, bureau 716

Montréal, (Québec)

H3B 1A7

Pour les abonnements, voir le coupon à la fin de la revue

Envoi de textes: Minimum de deux poèmes; maximum de 10 pour un total de 20 pages. Les poèmes en prose ou en vers sont présentés dactylographiés ou imprimés à **double interligne** sur feuilles « 8,5 po x 11 po ». Les textes sont soumis en **quatre exemplaires**. Une notice biobibliographique d'au plus cinq lignes est requise.

Faites parvenir des photocopies, les textes ne sont pas retournés. Joindre nom, adresse et numéro de téléphone et poster le tout à: *EXIT*, revue de poésie, C.P. 22125, C.P. Iberville, Montréal (Québec) H1Y 3K8.

La reproduction totale ou partielle des textes, photos et illustrations publiés requiert l'autorisation de la revue *EXIT* et des Éditions Gaz Moutarde inc. Les auteurs-es conservent l'entière responsabilité de leur-s texte-s.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



Ce périodique est subventionné en partie par le Conseil des arts et des lettres du Québec, par le Conseil des arts du Canada, par le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal. *EXIT* est membre de la Société de développement des périodiques culturels du Québec (SODEP) : 460, Sainte-Catherine Ouest, bureau 716, Montréal (Québec) H3B 1A7.

Dépôts légaux : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2019
Bibliothèque et Archives Canada, 2019

ISSN : 1203-1267

Au-delà du radar des moustaches

*ce qu'il reste de nous
quand nous décidons de partir*

HUGUETTE GAULIN

je le tairai, afin que tu le cherches

DANTE ALIGHIERI

*Dans un paradis converti en serre
[...] Ou dans un Enfer où tout est lumières stroboscopiques*

JOSÉ CLAER

D'entrée de jeu, dans la section régulière du numéro, ça court vers la lumière, ça tente de l'écrire ou ça roule directement dedans. Tant Mireille Cliche avec *Turbulence*, Michel Pleau avec *Vivre est une autre histoire* que Gianluca D'Andrea avec *Dans les ombres pour y faire des semences*, textes traduits de l'italien par Francis Catalano et Antonella D'Agostino, affrontent le sujet en traçant un trait, chacun de son côté, sur la transparence. Les trois auteurs prennent leur texte contre leur corps, y cherchent leur place, l'habitent. Dans leur regard : la maladie, la rupture, l'éloignement, l'horizon, la plaine, la nature, des animaux ou des mots. Mais aussi la lumière et le geste d'écrire, comme celui de jeter des morceaux de feu sur une toile, d'appliquer un parfum d'éternité, de laisser une trace au burin. Mais écrire l'éclat, le coup, la résilience comme la résistance.

Le lecteur passera ensuite à la section suivante pour y lire des textes qui, de par leur élan et leur volonté, débordent les cadres et cherchent dans la marge des élans, des pulsions, une autre lumière ou quelque chose qui détonne autant qu'elle réunit l'imagination au réel. Dalí, dont les idées ont servi de détonateur ou de moteur d'écriture pour les invités du dossier, écrivait dans *La Conquête de l'irrationnel* (Éditions surréalistes, Paris, 1935) : « Toute mon ambition sur le plan pictural consiste à matérialiser avec la plus impérialiste rage de précision les images de l'irrationalité concrète. Que le monde imaginaire et de l'irrationalité concrète soit de la même évidence objective, de la même consistance, de la même dureté, de la même épaisseur

persuasive, cognoscitive et communicable, que celle du monde extérieur de la réalité phénoménique. »

Dans un dossier que j'ai intitulé *Paranoïa-critique ou la menace du je*, quinze poètes ont été regroupés. Jean-Marc Desgent, Isabelle Dumais, Christine Palmiéri, Monique Deland, Denise Desautels, François Godin, Claudine Bertrand, Nora Atalla, Odelin Salmeron, Roseline Lambert, Jonathan Lamy, Mathieu Croisetière, Virginie Beauregard D., Pierre Ouellet et Francis Catalano, tous ont joué le jeu. Chacun à sa manière s'est soit inspiré de la méthode de la paranoïa-critique créée par Salvador Dalí, soit par l'idée même de la paranoïa, soit par l'œuvre picturale du célèbre artiste espagnol, par ses mots ou par les lieux qu'il a fréquentés. Certains auteurs ont glissé des mots de l'artiste, des anecdotes s'y référant, ont fait allusion à son travail, d'autres ont interprété ou appliqué la méthode dalinienne dans le processus même d'écriture. Des images obsédantes se retrouvent donc dans certains textes du dossier, des réflexions tentent de prendre le dessus, alors qu'au même moment, l'œil du poète désire voir au-delà des moustaches et réorganiser le tout, sur une page lisible, où l'esthétisme aligne le signifiant, le personnel, tout en donnant accès à quelques zones intimes de la pensée. Inventer, c'est révéler.

Bonne lecture!

Stéphane Despatie

Mireille Cliche

Turbulence

Mireille Cliche a publié trois recueils de poésie, dont *Jours de cratère* (Écrits des Forges, 1991) qui lui a valu le prix Octave-Crémazie, un roman ainsi qu'un album à partir d'illustrations de Stéphane Jorisch. En 2002, elle a conçu et réalisé le projet *Histoires oubliées*, entremêlant collecte de mémoire, microrécits et présence d'un écrivain public. Son quatrième recueil de poèmes, *Le cœur-accordéon*, paraîtra en 2020 aux Éditions du Noroît.

Que les timorés s'effacent
Et que règnent les incendiaires
Nous courons vers la lumière
À la lueur des explosions
Les rivières prennent les couleurs
Des métaux en fusion
Les routes n'en finissent plus
De dérouler leurs cratères
Des nations pleurent
Leurs cimetières engloutis
On se penche au chevet des saisons

•

Les fleuves roulent sous une salive épaisse
Une abrupte colère palpite encore
Le monde se secoue et il crache
Il martèle et il gronde

J'essaie de penser à autre chose
J'adhère à des listes à des groupes à des églises
Une chapelle même pourrait suffire
Avec la confiance comme couverture
Pour aborder ce grand froid
Qui menace le monde
D'une main sur l'interrupteur

•

Un faux printemps s'étire à ma fenêtre
Dans les pleurs bruyants
De la rue qui s'écoule

Une glace fragile et forte témoigne
D'un hiver hargneux qui nous enferme
Dans sa violence et scelle
Tous les orifices

Le verre de ma fenêtre épaisit d'heure en heure
Pendant que dans un bol ramené d'Afrique
Des oranges gonflées aux stéroïdes
Me narguent comme des soleils compacts

•

Patiemment noté
Par des générations de mages
Le mouvement des planètes
Se déplace

Je ne peux plus éviter
De lire plus loin que la pluie
Dans l'anarchie des astres
L'infinie petitesse humaine

•

Voyez la Terre peuplée de vaniteux microbes
Carcasse bientôt délaissée
Par son bernard-l'hermite

Voyez les découvreurs voyez les derviches
Entre la préhistoire et le futur trop proche
Voyez les âges télescopés et dérisoires

De maisons d'adobe en hôtels-valises
Les fourmis changent de nids
Mais gardent le souvenir
Du limon des grands fleuves
Pendant qu'un sol curcuma sèche sous le ciel pâle

L'Histoire est courte disons-nous
L'Histoire raccourcit

•

Nous aimions la longueur des nuits
La certitude des courants
Nous aimions la migration des raies
Et leur danse royale

Nous aimions savoir
Que nous ne savions pas
Mais que la route chaque jour
Découvrait un paysage
Neuf et dissemblable

Nous aimions la mer et ses plages
Quand elles étaient rares et dépeuplées
Quand elles s'obtenaient après une longue marche
Au bout d'un long désir

Nous aimions les printemps tardifs
Tuant d'une chaleur soudaine
Une patiente fatigue

Les mots me viennent
et me talonnent
Pour dire ces abandons
Qu'à nous seuls nous devons
Reprocher

•

J'écrivais j'écris j'écrirai
Même quand l'écriture n'aura plus cours
Et qu'on ne saura plus lire
Que dans l'iris d'un œil

Quand toutes les images qui me resteront
Seront celles de ma fille dans une robe rouge
Lors d'une fête lointaine

Quand dans un coin de ma mémoire se recroquilleront
Les livres oubliés les émois romanesques

Je finirai seule ou ensemble nous nous étioleons
Sur les berges de mers silencieuses
Mues par la seule vie de leur onde

Nous aurons déjà apprivoisé
Les printemps sans fleurs et l'absence
Des animaux qui étonnent

Nous habiterons une apocalypse tranquille
Que nous traiterons comme aujourd'hui
En hypothèse improbable

Michel Pleau

Vivre est une autre histoire

Michel Pleau est originaire du quartier Saint-Sauveur à Québec. Il y a vingt-huit ans, il publiait son premier recueil. Depuis, il ne cesse d'apprendre à lire et à écrire de la poésie. Il a reçu le Prix du Gouverneur général pour *La lenteur du monde* publié aux Éditions David en 2007. Ses livres ont aussi été publiés par les Écrits des Forges et les Éditions du Noroît. Il aime fouiller dans les librairies d'occasion.

je sais que la lumière est un étrange alphabet
et le poème un autre mot
pour dire éloignement

je sais la durée de la première chute
les bateaux de mémoire au fond du fleuve
je sais les feuilles et le feu
d'un chemin l'automne
les lèvres qui embrassent la vitre ou les anges
je sais le cri invisible qui me tient debout
la distance entre la lampe et l'écriture
mais aussi les fleurs dans une chambre d'hôpital
l'ombre immense de quelques phrases
et l'espace et l'amour

le miroir je le sais au milieu d'une vie
je sais plusieurs visages
mais vivre
est une autre histoire

•

je suis la fatigue de ma voix
un horizon à la tête penchée

à l'abri des battues
j'agite quelques fragments de ma vie

j'ai oublié d'être quelqu'un d'autre
à force de tomber
au-delà des lèvres
j'observe de près quelques mots
c'est ainsi que je me protège

car l'hiver est un long mur
on parle bas
devant cette mauvaise floraison

les images ne concèdent qu'une empreinte errante

je ne vois dans l'effleurement de l'âme
qu'un intervalle
où le sol se repose

me voici en exil
me voici interdit de séjour
flèche découpant le cœur noir des choses

•

depuis le tout début
la mort est une épine dans mon œil

j'entends la plainte du pont
qu'il me faudra traverser
je fouille les phrases
et les apparences

je m'assieds au bord de moi
ou m'installe dans mon regard
mangerais les fleurs de la neige

je m'agrippe au temps
incapable de passer à côté

je ne demande rien
je ne connais pas la mécanique du ciel
et ne peux arrêter la nuit

je suis tout près

l'éternité tombe en bas de sa chaise
chair brisée

la mort je la dépouille
pour d'autres mots
comme si quelqu'un
démontait le moteur d'une étoile

je suis un planétarium fermé
m'aurait-on débarrassé de mon visage
mon existence cérémonieuse

ma mort je fais semblant
me voici devant elle

quelques ombres recousent mes mains
qui fermeront la boîte

un chien affolé veille sur ma respiration

•

derrière l'aube il n'y a plus de refuge
mais des machines qui déjà fabriquent ma mort

j'ai peur d'être en retard sur moi
pour recommencer je ferme les yeux
lèche mes souvenirs
travaille de l'autre côté des choses

la solitude n'est pas un chiffre
même si là-bas on compte les larmes

ma vie n'arrive pas

pour huiler les fusils
que l'air respire
quelqu'un a pris mon cœur
en a remonté les ressorts

sur l'endormie de l'épaule
la nuit

comme pour me moquer d'elle
je la traverse ma mort
sa peau de cuir
ses breloques
son souffle emprunté
son pas de linge mouillé

je traverse son ventre de terre
son silence tout autour des objets

je traverse la mort
la salive de n'être rien

de l'autre côté un enfant
est bu par le paysage
de l'autre côté la lumière continue
je reconnais cet écolier de toujours
le soleil dans son sac à dos

il avance vers moi
mais je n'ai pas encore l'âge
d'être cet enfant

Gianluca D'Andrea

Dans les ombres pour y faire des semences

Traduits de l'italien par Francis Catalano et Antonella D'Agostino

Gianluca D'Andrea est un poète et critique sicilien né à Messine en 1976. Parmi ses publications: *Il laboratorio* (Lietocolle, 2004); *Distanze* (lulu.com, 2007); *Chiusure* (Manni, 2008); *[Ecosistemi]* (L'arcolaio, 2013); *Transito all'ombra* (Marcos y Marcos, 2016); *Forme del tempo* (Arcipelago Itaca, 2019). Dans les *Postille (tempi, luoghi e modi del contatto)* (L'arcolaio, 2017), il a rassemblé ses commentaires critiques portant sur plusieurs textes de poésie moderne et contemporaine. Ses poèmes ont paru dans différentes anthologies et ont été traduits en plusieurs langues. Il dirige la collection de poésie Φ (*phi*) de la maison d'édition L'arcolaio. Il est aussi membre du comité de rédaction de la revue *Nuova Ciminiera* et il collabore à *l'Estro Verso*. Il vit à Treviglio (Bergame) où il enseigne au niveau collégial. Avec Diego Conticello, Gianluca D'Andrea a collaboré à la réalisation d'une anthologie de la poésie sicilienne parue dans le numéro 92 de la revue *Exit*.

Antonella D'Agostino est née à Rome où elle a été adjointe à la direction du Centre académique canadien en Italie. Elle vit à Montréal depuis 1989 et a travaillé, entre autres, pour la Grande Bibliothèque du Québec. Diplômée en littérature française et traduction de l'Université McGill, elle traduit principalement de la poésie. Ses traductions et révisions ont paru dans plusieurs livres, revues et sites Internet.

Francis Catalano est né à Montréal en 1961. Poète, essayiste et romancier, il a traduit plusieurs poètes italiens. Instructions pour la lecture d'un journal de Valerio Magrelli (*Écrits des Forges/Phi*, 2005) lui a valu le prix John-Glassco remis par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada.

I. Tandis qu'une bruine sourde

« En peu d'années un lac », dit l'homme.
Son haleine en nuages de vapeur,
alors que le hêtre, qui accompagnait ses berges,
s'enracinait dans une plaine
alluviale. Le rejoignit
un cliquetis, une voix, un rayon
gris et vieux de quarante ans.
En deux mille quelque chose ils calculèrent,
en deux mille quelques archipels,
des corolles alpines et dessus des pins cembro
et des algues suspendues à ces pins.
Tourbières, esquisses fossiles,
reflétées au fil de l'eau et de la lumière.
L'homme pria le dieu de l'eau et de la lumière,
mais le lac avait disparu. Il y avait des piquants
et des faines cristallisées dans la gueule du sanglier
et dans son sang. Tandis qu'une bruine
sourde atténuait la prière, à l'intérieur,
toujours plus semblable à des barricades, les
trois premiers acres d'information.

II. Hérons écorchés sur la plaine

Il y a des hérons écorchés sur la plaine
et des sigisbées qui s'égouttent comme des glaçons,
se démènent dans un reflet tout en suant.
Au-delà de ce point sur la plaine se dessine
l'orbite d'une chute. La parallaxe
de l'œil du sigisbée à l'ombre du tilleul
se réverbère en juin, un peu sous les 40 degrés.
Avec son corps effiloché, le héron
plonge dans une mer plus grande
et le temps passe. Puis il refait surface,
apparat psychométrique, thermomètre,
pour être recompacté de l'autre côté
de la chute.

III. Le levain de la transparence

Des boutures dorées et des hommes chutent
abruptement parmi les ombres. Ainsi, transfigurés
en planètes, ils gravitent dans la noirceur.
Des cycles verts découpent la noirceur
alors que la trajectoire s'incurve
et roule dans la lumière.
Franchie la ligne d'arrivée de la transparence,
ils tombent dru sur un fourreau vide.
Le sac se remplit de spores
et la cascade s'opacifie de plus en plus,
s'alourdit, brise la membrane,
se répand dans l'œil qui clôt la paupière.
La fable sans focus, sans homme,
en bordure de l'horizon et dans son tympan.

IV. Le loup et sa bande

La rétine au sang séché,
le paysage hiberne sur les semences
qui claquent, cric-crac, cric-crac,
comme le loup et sa bande
de chacals blanchis.
Mais les voix où se cachent-elles?
La Norvège? Un marécage
de corps abandonnés sur la mousse flottante.

Sous le sac, en chaque pli, brillent
un fossile, le silence, toute la
richesse du silence
et le rêve d'un nouveau commencement,
un seul désir
recompacté.

V. [*Le désir est le souvenir nuancé du désir*]

Le désir est une réminiscence du désir
et il tourne à vide et se répète
dans le vide et répète l'anecdote
du corps endormi dans le vertige
qui contrôle et est enclin à et contrôle
et est enclin à et nuance les images,
le désir. Pour finir et ne point finir
dans le lent orgasme – onanisme –
reprise vidéo – de la puissance différée
de la bête.

Poupées, mais ce n'est pas assez. Supports,
prothèses, mais ce n'est pas assez. Greffes,
intégrateurs, protéines, mais ce n'est pas assez – clic.
Sorti du sac, éteint dans l'océan,
dans sa recherche d'orientation tout vautour
a besoin de chair autour de l'os.
Les êtres s'enkystent en un très long
coût – dans les siècles
s'analysent pour émerger,
qu'importe le genre.

VI. [*Le ... des semences*]

Il y avait un œil et il nous suivait
toujours là dans le coin de la chambre,
silencieux, mais nous ne le savions pas
et ne voulions pas le savoir.
Dans le désert, après les premières tribus,
je ne sentis aucune nécessité de m'en sortir
par crainte des membres brutaux,
sans compter les embrassades avec les enfants
après le coucher de soleil, après le transvasage
domestique, après l'écoute.
Pourtant du coin de la chambre,
bouffi de bruissements et de vibrations,
l'œil, mais je ne le savais pas,

était blessé, incarcéré – après
les tribus, les organisations complexes –
dans une mince dissociation journalière.

VII. Arctique des premiers pas

Les premiers animaux à être imaginés
étaient des constellations de glaces,
ni planètes ni organismes, mais plaques
flottantes sur la matière
liquide des premières pensées.
La gaine explosa dans la confortable
sensation de cet abandon.
Les plaques de la prière reflètent
l'œil que nous refusons de réveiller.
Voici ils courent au travail
qui les oublie et les aspire.
Les premiers ours le long de tous les pas
que nous connaissons et décantons.

Dialogue

Paranoïa-critique ou la menace du je

Dossier préparé par Stéphane Despaties

avec des poèmes de :

Nora Atalla, Virginie Beauregard D.,
Claudine Bertrand, Francis Catalano,
Mathieu Croisetière, Monique Deland,
Denise Desautels, Jean-Marc Desgent, Isabelle Dumais,
François Godin, Roseline Lambert, Jonathan Lamy,
Pierre Ouellet, Christine Palmiéri, Odelin Salmeron

Demander à des poètes de s'inspirer du concept de paranoïaque-critique de Salvador Dalí était une idée aussi effrayante que féconde. Quinze poètes ont joué le jeu avec autant d'humilité que d'audace et le résultat est fascinant. Bien sûr, chacun était libre de choisir son degré d'abandon ; il s'agissait de s'inspirer, et non de basculer, du côté trop éclaté des choses. Se mettre à paranoïer devant un je fictif posé par l'auteur même n'était pas le projet non plus. Je remercie donc chaleureusement tous les poètes qui ont eu le courage d'ouvrir de nouvelles portes et de jouer avec ces outils de création.

Pour ceux qui l'ignorent, la méthode paranoïaque-critique, ou paranoïa-critique, est, selon Wikipédia, un procédé de création inventé pour *tous les arts* par Salvador Dalí. Celui-ci le définit comme « une méthode spontanée de connaissance irrationnelle, basée sur l'objectivation critique et systématique des associations et interprétations délirantes ». Cela s'avérerait une broderie où se tissent les idées et l'*automatisme mental*, où se croisent des *images obsédantes* qui surgissent dans la *conscience*, qui, elle, vacille sur un fil tenu au-dessus d'un vaste délire. Bienvenue dans l'univers de Dalí.

Stéphane Despatie

Huit fables entomologiques

Accumuler les ossements, les insectes, admirer les copulations par la tête, ailes antérieures en partie durcies, le cimetière général est juste au bout du corps penché, brûler certains mots, ici, on mettra le feu des scorpions, le clitoris est une manière d'être, de penser, phasme sur feuille ouverte, dans le vivarium, du lierre, des ronces, feuilles de troène, de chêne, de marronnier et de peuplier, il mange les feuilles de ronce mais pas les autres végétaux, dire du clitoris qu'il est une tête de phasme est une louange, la nuit s'abat et saigne, la Terre donne envie d'être cruel, dans mes poings, dans ma gorge, j'ai les récits des ventres creusés, forés, termites infatigables.

La pornographie soulève l'ensemble, j'écris une vie, je ne l'existe pas.

Un messager du lointain aux ailes couvertes d'écailles dorées, ailes fermées quand il dort, ailes poilues quand il agresse, appareil buccal broyeur ou suceur, nectar, sève, sang, proies, fruits, fleurs, excréments, chaque coléoptère reproduit nos parties intimes, au repos, je suis, on est des trompes enroulées, toi, tu vas plus loin, tout va très loin sans qu'on le sache, esclaves, pain blanc, lutinent, pain doré, les exclus lutinent aussi, l'identique, le sosie, le miroir, leurs prépuces sont luisants de jus et de crèmes épaisses, pain noir, les corps arachnéens imbriqués, colibri-sphinx ou moro-sphinx voltige de l'épaule à l'anus, et, pendant ce temps, les lits sont remplis de blattes noires, étoilées, grouillantes de leur majesté nocturne, accrochées aux poils de nos sexes.

Fourmi, mille fourmis, mille bateaux de morts voguent sur l'océan, je vous éblouirai par mes grillons, criquets, sauterelles, j'apparais, diptère, ailes le long du corps, ailes verticales au-dessus du dos, pinces au bout de l'abdomen me

disent détruire est mal, et pourtant, on perd beaucoup, on perd plusieurs, les petits détruits tout doux, tout beaux, tout muets, la naïveté démembré, tous les lieux précis sont des pièges, cours d'école fermées, on tire, entrées d'usines fermées, on tire, églises, lieux de prière fermés, à bout portant, on tombe sans hésiter, l'âme empestée, ne se lave jamais, à la campagne de l'enfance, dormir ou presque derrière un mur fait de pierres brutes directement tirées du sol.

J'ai le mystère, je crois, mes muscles font bien la paix avec mon sang, j'ai devant la bouche ta vulve du ciel bleu, j'étais à genoux, tu étais debout, je t'ai tout bue, mollets durcis, tes longues cuisses tremblaient, c'est spirituel, c'est l'horizon de la faim et de la soif.

Malgré la lumière de l'après-midi, partir, pas guérir, partir, en suivant le convoi guerrier, grignoter du blé de route, je ne suis plus de la poussière, je suis atteint, c'est acarien de joie, de pluies chaudes, c'est acarien d'averses généreuses, c'est aussi une mouche sur une minute fondamentale.

J'ai perdu conscience, je crois, je viens d'être une idée ou une image, je t'explique, il y a beaucoup d'enfants de cadavres, maintenant, il y a davantage d'enfants de cadavres que d'enfants de vivants, scarabées en lettres d'amour écrites durant l'hécatombe, c'est aussi quelque chose d'autre, les marcheurs n'avancent pas de leur seule volonté, le mort est dressé, le membre est dressé, le bourdon est dressé, je suis le faux humain de l'humain, la langue, la pensée viennent chercher mon épouvantable réalité, je reste une cigale, tu t'en sortiras mieux que moi, je serais déjà là, ce serait déjà là.

La mélancolie des abeilles et de leurs cousines est inimitable, les bruits, le bruit des choses, les êtres simultanés aux êtres simultanés, je regarde avec la main gauche, c'est la roue des insectivores, le temps est déshabillé, je me fais nues au féminin comme au pluriel, les espaces plusieurs fois répétés, je préfère les étroites routes isolées, je te vois parce que tu es la face directe du paysage, les détails, les courbes du fleuve, les présences du fleuve, le temps du fleuve, et les patineuses fragiles, le gerris, la punaise aquatique ou *heteroptera*,

ils vivent aussi au bord des lacs, ils sont des choses mouillées, ils grouillent, gribouillent du secret sur l'eau, leurs présences sont transparentes, un sable plein soleil, le côté occidental de l'écroulement, la lumière de la peau, je m'assois pour ne plus rien aimer, je suis appelé de l'autre côté des dimensions noires, l'été se tient au haut de l'escalier, avec peine, il y a devant moi, un homme méchant, abêti, une guêpe ou une femme peinée, navrée, une libellule, peu importe, c'est quasiment pareil, c'est le mot quasiment qui fait l'œuvre.

Isabelle Dumais

Fabrique à perte d'éclat

*Cent mots jetés par-dessus les cloisons.
Opérations. Emboîtements-structures.
Un songe sort des encarts, à peine audible.
Une histoire vague de beauté mate,
écrite sans crier gare, clinquante
d'humilité, désirante :*

Face cachée du limon partout sur les bras.
Une quête de délices calmes,
habitée par la lumière morte: geint paille fragile pliée.
C'est un lent déploiement dans les failles.
Des mots de fatigue noircis dans les paumes prises pour
des dieux
à force brisée d'aimer à mains nues. Tout.

*Entendez-vous glapir, grappe de désirs enfouis, dessous ?
Le foutoir. Cachette de blé pourri noir, les bleus avides,
un périmètre de ciel harnaché où s'engrangent les soifs.
Sauvegarde dans un abri de sauge,
carré mince, neutre.
Un cirque de grâces.*

On place des absences çà et là.
Les distances sont d'équerre avec les trous.
On fend les parties douces,
des éclisses d'absolu tombent au sol.
La folie des hangars tristes, charges disparues :
des abandons élogieux.

Plainte pêle-mêle des murs vides.
Fabrications. *Vous faites aussi tous ces efforts.*
Déplier les néants rabattus sur les ventres.
Gris-tête en pain, cathédrale d'étaux,
rencontre en strates
et pierre d'attentes.

Déposer tous les crayons.

Lire Sand à de Musset :

*« Tu m'as dit qu'il était temps pour moi
de recueillir le fruit de toute une vie
de fatigue. »*

Se tenir prêt.

Christine Palmiéri

Les caravanes en ruine

je m'enfonce
parmi les ronces ligneuses
les bustes rocailleux d'empereurs déchus
je coule
scaphandre

trouver
l'animal rongeur
le gland la nymphe
mue jaune

le train surprend la mer
racle son échine
peau scarifiée des iguanes endormis
elle érupte en mille Vésuve

le temps arrive
valise bleue à la main droite
ventilateur à gauche
il sonnera minuit moins une

sa chemise tachée de sauce gluante
irradie
l'aube gelée
devient saumonée
la peste se répand
Venise s'envole

les eaux obscures
des courants de jusant
reflètent le donjon
les fresques s'évanouissent
le Lido s'efface

sur le pont du Rialto
la chouette s'immoie

•

femme-grenouille je récupère les gondoles
de sucre d'orge
elles fondent
avec elle des siècles de rameurs

je gobe
le chêne le mélèze
m'enroule dans le noyer
me pends par les tibias aux branches du tilleul
le cerisier sans fleurs

le cèdre et le contreplaqué
m'ouvrent les portes
miroir-fenêtre la lagune dessine
ombres d'escargots et oursins géants

me love au creux d'une coquille
les trompettes vrombissent
vomissent
l'amertume café noir du matin
des poissons-bouquets sautent propulsés
giclée d'urine bave de touristes
du fond d'une brouette

un mât perce la marée
la ligne cotidale
nappe d'immondices où s'abritent
casoars et gnous
un filet d'os flotte
une balance se recompose

squelette revenant
frissons mémoire-casque
tête-ballon
corps-éponge

je plonge

un Boeing 747 surgit

•

les opossums guettent
allumez vos phares
chandelles et autres candélabres

sous l'œil du héron
le RAV4 s'enfonce
les marécages l'avalent

les bois morts picadors
le saignent
il pisse de partout
gargouille et ravale sa langue
mots textes poèmes
GPS à la dérive

découpez l'opaque blancheur
meringue saveur gingembre
coupez vos cells

masque à oxygène
et combi ignifugée
œil caméra j'enregistre

là-bas
les tortues
déchargent leur dos dans la rivière

mousse d'actinides
vapeurs atomiques

embarcation de glace
d'algues putréfiées

dans les courants d'un temps solaire vrai
un aigle royal décharne l'oie rebelle

•

renard aux oreilles coupées
je rôde
cannibalise la faune

je suis jambe d'aqueduc
où nichent les oiseaux disparus

langue de sang du monstre rieur
qui sort des murs avec vapeurs terrestres

il pleut
à mordre les loups
près des supermarchés

les âmes encore vibrantes
font tourner la lune
dans son passage au périgée
puis s'accrochent aux néons
voir ce que vous ne voyez plus

chats bleus des grandes vallées
qui mangent peyotl épicé

blanc sur blanc
plus rien à deviner

dents de cactus et chapeau en vrille
les bateaux ivres
déversent des légendes
de souffle de cendre et de poussière

crachent et murmurent à l'unisson

pluie de crapauds
dans le ventre des hyènes
éclair et foudre
verglas
crâne de perles de guépard

sixième barreau de l'échelle écrasée
mes bras de bois de cerf
frappent la neige
puis partir
ballet d'hélicoptères

coléoptères nocturnes
qui font courir les chiens à reculons

•

sous les radars

drapeau rouge
à l'arraché

j'observe
mes entrailles
le ciel dans l'habitacle

voiliers et sous-marins
un même chemin

tache dans la grande blancheur
bourrasques d'est en ouest

le nord-est sans issue
creusez les roches planétaires
fouettez les arbres synthétiques

les éoliennes
battent la mesure
Avicii rythme le parcours
des calvaires
il neige des flocons de polymère

monologue en connivence
œil de papier
dent de mouflon

au bord des routes
dansent
devant l'alignement des caves
une centaine de poètes effrénés

plus loin
les pointillistes salissent
l'aire dénudée

cerne le M87
trou noir supermassif de l'univers

sombrez

•

dans les flaques miroirs
silhouette
et cône d'excréments
boue de chevreuil
de la tête aux pieds

le visage avalé
l'ombre rapace
déshabillant le corps
rampez

serpents des savanes
de mer
de forêt calcinée

prendre le grand ascenseur
descendre
au sixième sous-sol

le globe bascule
ciel incandescent
repoussez les nuages de sang
ramez ramez
sous la surface

tout fond
tout gèle
tout brûle

le rétroviseur disparaît dans la buée

•

dans les harmoniques des marées
éclats de rêves
de bêtes
de fenêtres

le lac-geyser fait exploser les pompes
mille étoiles filantes
émergent
tréfonds et boyaux turquoise
tourbillons

le continent tremble
une ossature d'arbuste
se rattache à la vie

trace et griffe
le contour de l'univers
écorche la toile cotonneuse
saigne

goutte après goutte
personne ne pleure

les communautés bossues
chantent en silence
la vue brouillée
assassinée

puis le calme tombe
marchez
main dans la main
masses
recroquevillées
pour une bouchée de glaise
sans douleur

les fauves
surtout les démons
dans l'errance

jungle steppe pierraille
déserts désemparés
sous-réel

qui en dessous au-dessus
blocs quartiers villages virtuels

ravalez fantômes
tombeau ouvert
la ville
le toit du monde anéanti

partout l'humide sensation
journée
de grottes et d'infortune
coyotes louves et loups-garous
de morsure de vent
d'ouragan et de typhon

bâtir dans l'empilage
un cocon de béton

entre les abîmes
recréez l'équilibre
matière du flou de l'aléatoire de l'obscur du confus
à l'horizon des particules

tournez l'astronef
dans la résonance intérieure du noir
quand les incertitudes nocturnes
en chorégraphie d'astéroïdes
rasent
les caravanes en ruine

Monique Deland

Intérieur tête

J'ai l'oiseau en liberté, et les nerfs en cage. On appelle ça passer de l'amour à la ville.

Les étoiles exigües, la mémoire noircie par les murs de pierre levée et l'ombre des gaz qui tuent. Leurs sillons criards dans l'odeur nue de la bonté.

J'avale des roches, des morceaux d'asphalte, chacun des âges cruels de la terre et toutes ses catastrophes.

•

La nuit, j'élabore des cauchemars qui parlent de tout ce qui joue contre moi.

Il y a le décor familial, la maison de chaque jour, l'ordinaire des îles de douleur qui vont de la cuisine à la chambre, puis l'apparition soudaine d'un étage insoupçonné.

Des douzaines de pièces inavouées. Chambres impensables, aménagées pour un virage à cent quatre-vingts. C'est de là qu'il surgit.

Depuis l'infini des galaxies, il s'élançe.

Il flotte, il vole sans bouger. Le préapocalyptique s'engouffre dans le corridor. Trop bien, je sais ce qui vient.

C'est maintenant. *Cœur de mon cœur, nous sommes foutus.*

J'ai le canari aplati de peur sur le plancher. Lutter me tombe des mains, je ne suis plus d'ici.

•

Ça n'arrête pas là; le rêve continue. Rayons gamma sur ma silhouette impossible.

Il n'y aura pas de témoin oculaire. Aucune parole prononcée non plus. J'ai l'oreille absolue, et je lis sur les lèvres du ciel télépathe.

Il fait sauter le cœur de ton cœur. Barils de poudre noire sur un cheval blanc.

Tu en as un de rechange?

•

Par le plafond descend une livraison. Un colis qui frétille. Mes yeux voient au travers. Nœud grouillant de couleuvres qui forniquent dans le printemps.

Pelote de nerfs sous le bunker de la résistance.

Alors, respirer. Ouvrir les fenêtres. Sortir, aller marcher sa vie. Sonder de loin la recette des autres. Il y a mille lieux sans direction dans le poumon d'une ville tourbillon.

Se perdre derrière la peau du ciel. Regarder dans les maisons. Petits enclos de hachures croisées pour muscles asphyxiés.

Je suis un crâne haï dont il ne reste rien. Feu – paille – peur. Le monde tient sur un triangle. Lui moi et les serpents de corde qui nous lient. Au fatum.

Ça fait de longs traits rouges phosphorescents. Voitures de nuit sur le Golden Gate. On continue d'avancer. Mal abrités, dans nos univers roulés.

Il faut que je pense à respirer.

À ces vieux mythes chinois. À la danse en rond des faucons qui attaquent les cobras.

•

Le ciel est blanc. Je sors la poudre de carbone, les encres noires, les pinceaux japonais. Architectures de grands pins pour oiseaux rapaces.

J'arrive à l'essentiel du renversement.

On voit dans mes dessins la même chose que dans mes poèmes. J'ai la carte mentale qui me colle aux doigts. Mains vertes mains bleues. Ça fabrique des visages qui viennent mourir la tête en bas.

Même quand je parle d'un minicœur en forme d'escargot, falaises. On voit des falaises.

Denise Desautels

WATERPOD¹
autour de l'œuvre éponyme de Sylvie Cotton

Devenir eau que l'on est. Sexe du parler.

FRANÇOISE CLÉDAT

*Quand on dort
Il n'y a plus d'arrogance
Toutes les paupières du monde
Sommeillent au même rythme*

MARIE-ÉLAINE GUAY

M'endormir avec un mouton sur la hanche².
Un effacement presque trop doux.

Car il y a ce qui reste suspendu de nous
au mur.

Nos corps en croix
et la démesure de nos dos.
Leurs trop lourdes silhouettes.
Petites bavures en série
au-delà du halo
s'étalent.

Un lac va voguant – loin derrière
et nous emmêle à ses larmes de nuits.

Deux petites lampes percent
droit devant.

Ipomées ou paupières.

Alors se dépouille mon regard d'errante.

1. Dessin que l'artiste a réalisé, en 2009, alors qu'elle était en résidence à NYC sur le Waterpod, un projet de plateforme flottante, une barge-village, attachée à un quai de l'Hudson.

2. En repensant à l'exposition de Kiki Smith, vue au Musée du 11 Conti (Monnaie de Paris), en novembre dernier.

L'aventurière s'enfonce dans les béances du bleu.

Longuement nageuse.
Respirer sous cache d'algues et de pensées.
Respirer.
Mon crawl courageux.
Cherche là un contrepoison.

Tout serait docile soudain.
Jusqu'à la masse d'insomnie.
Le geste simple.
Flotter.
Nourrir.
Imaginer.

Et je demanderais – derrière?
Tu dirais presque rien. Ce muscle qui bat.
Clos.
Un grand désert occupé.

•

C'est bleu opaque
bougie où du vivant bouge. Encore.

Flotter.
Nous sommes
un lent répertoire d'archipels
une lente peuplade de mélancoliques.
Nos corps en croix. Sans surenchère.
L'eau la traversée les lèvres
l'herbe riche
à retenir goulûment.
Tout ce qui embaume régénère.

Et je demanderais – jusqu'où?
Nos îles sont-elles assez profondes
pour qu'encombrées de spectres on y plonge?

Et devant?
Tu dirais un gris délavé de pétales de bouches.

Mais ton *Crâne à l'eau bleue* coule. Encore.

Tout revient
impertinemment sous une vitre
qu'on n'arrive plus à traverser.
Ton crâne.
Ce qui pleure en lui de nous.
Le creusement des eaux sur la page.
L'épreuve de la cendre – c'est inouï
envahit une fois de plus chaque neurone du rêve.
Avoir mal. Disparaître.

La loi du cercueil une fois de plus.

Sonore suaire sous nos cils.
Et douceur là où ça tremble.
Notre désir ravitaillé
par les assauts
d'une patiente rivière.

•

Quelqu'une dit – et tu l'entends
– comme une mémoire
Devenir eau que l'on est.

J'irai jusqu'au bout.
Ma ferveur et
– par fragments
son cru sursaut son cru naufrage
auront servi à quelque chose
alimenté l'impossible terre entière.

Gourmande.
Car elle en redemande
la terre entière.
Ses hiers de brouillard
boisé sable sauvagerie et syntaxe
aquatiques.

Mon visage va flottant – eau lointaine.

Ta voix veille. Encore.
Contre ce fait
de mort au fond de ma langue.
Ta voix – par habitude.
Ses mots qu'elle retient qu'elle berce
dans un immense silence d'eau.

Derrière encore
mon pantin
mon cœur brouillon
ses ailes de violence
s'agitent.
Il faudra trouver – enfin
une joie au désastre continu
sorte de radeau du rêve
pour l'enfant éperdue.

Est-ce bien celui-ci – le lieu l'habitat le vent
qui la ramène vers le premier état de son cri?

François Godin

Derrière mon iPhone

Derrière mon iPhone des arcs-en-ciel, ma paume lisse, des effondrements. Les couleurs dans l'écran battent, leur rythme dépasse le vent et la danse consent des trajectoires aimées.

Ça m'égratigne: mes anecdotes se défont de moi. Je les remballage avec des lettres anonymes, les retourne à leur fondateur.

Une avalanche de lumière tombe sur ma tête quand le tic-tac s'achève.

Je remplis aussitôt l'interstice entre les êtres avec l'étincelle de la découverte.

Le droit de la présence que je m'accorde ne triomphe pas dans les pixels, j'évite de me noyer.

Et moi aussi, ce simulacre d'œil, je me prends pour un paysage à relever.

•

toi

moi

viens-tu dehors?

je n'aime pas les éclats
que la lumière
découpe sur mon visage.

chasse-la avec ton haleine
pleine de dentelles et de geysers.

il est trop tard
je suis déjà
une robe d'ombre.

Ça se perd dans mes traits, des grillages me recouvrent pour longtemps, l'odeur brute de l'humus charriée par ma peau, pillée.

Aucune pluie ne brise le frimas qui s'installe, des mots et des déchirures s'entendent sur leur disparition.

Pas dans une ruelle, pas déclenché. Derrière le paravent des écrans. Les doigts dévorent leur repas de chair.

Un profil, des gars. J'aime. Ma silhouette cousue dans une carte postale.

Comme si rien ne s'était produit.

Je marche pour exister.

Mais ça se perd dans ma démarche : j'habite une case qui se rétrécit, et dans mes gestes se prolonge ma détention.

•

toi

moi

installe-toi ici avec une feuille.

je caresse des perles
entre les lignes bleues
qui fondent
tout s'écrase
des taches.

quel gâchis
des étoiles se perdent
tu m'invitais si souvent
à examiner tes songes.

j'invente le ciel
au-dessus de mes catastrophes
ne me crois pas.

Une laisse mord les parois de mon ventre ; je me vide, me dépose sur un plateau pour les folles.

Mes lèvres que j'agrafe, pétries de terre.

Je suis une petite fille, son sexe fermé gazouille des bombes, mais ses frémissements n'expulsent aucune parole.

Mon corps, une forêt désolée. Il attend des feux, des parasites, des tempêtes.

Il n'y a pas de kamikaze assez fort pour détrousser les langues qui bouillent en moi, les verrous tiennent comme l'étau que tu serrais autour de mon cou.

L'empreinte des mâchoires s'estompe pendant des siècles, des codes-barres gravés sur mes fesses, mes seins jamais advenus et mes sexes à recomposer, indélébiles.

•

toi

moi

je t'offre ma joue.

mes mains sombrent
dans les plaies qui ruissellent
entre les cuisses
les chacals m'avaient averti.

verse ton venin
mes paupières savent goûter les eaux
qu'on berce.

mes mains
tombées de tenir tes lames.

toi

viens-tu t'asseoir ?

je suis tout près d'ici.

moi

pas de fauteuil
où l'on soit bien.

je suis en déséquilibre
entre nous deux.
je porte
une blessure infranchissable.

Claudine Bertrand

La nuit sinueuse

Il faut systématiquement créer le trouble – cela dégage de la créativité. Tout ce qui est contradictoire est source de vie.

DALÍ, 1980

Son corps
hallucine
dans un labyrinthe
où le désir
à pleine voix
explose
en *Persistence*
de la mémoire
Les montres molles
ne sont rien
que le *camembert*
paranoïaque-critique
tendre extravagant
solitaire
du temps et de l'espace

Aux bruits
de la chambre
en gris
larmes et rires
se confondent
Jeune fille
à la fenêtre
tourne le dos
à ces choses
intimes
mais elles remuent
en transe hypnotique
comme blessures
immémoriales

La girafe
en feu
se fige
en diagonale
dans le métissage
des langages
Une façon de lier
les toiles
et le théâtre
Et si la mort
envoûtait
sa soif
d'irrationnel
en chien andalou

Vagabonde
et érotique
nuit sinueuse
Cannibalisme d'automne
affichant ses couleurs
de printemps
aux yeux insatiables
et odeurs humides
ultime geste
qui fait frissonner
le musée de Figueras

La nuit
prend ses aises
Plus longue
et plus noire
que toutes
elle s'étale
de tout son long
s'étire
comme le fantôme
assoiffé
des ouvertures
que s'offre
son inconscient
se déroulant
sur les eaux

pour saborder
les dieux marins

Une ombre
liquide
marche
à côté de l'ombre
se rapproche
pour y faire son nid
détournant
L'énigme du désir
Toute obscurité
traverse lacs
rivières
fleuve d'images
souffle
sur *Visages*
cachés
dédiés à Gala
à celle qui a chassé
les salamandres
de mes doutes

À chaque pas
flottante
la lumière vacille
et nage
dans l'ivresse
tangué
à qui mieux mieux
dans une proximité
galvanisante
avec ses personnages
chimériques

Un chagrin
déraille
sur l'épaule
comme une écharpe
et se balance
jusqu'au petit matin
La saison morte

observe la fenêtre
coquine
s'agenouiller
pour accueillir
un secret
roulant
dans la gorge
en solitude
paranoïaque

S'amassent
les nuages
en boules de coton
Dalí caméléon
saisit
une chose
la dessine
délirant
pour la voir
s'évanouir
l'instant d'après
en multiplicités
intérieures
comme *Vestiges
ataviques après
la pluie*

L'imagination
débridée
chuchote
à l'oreille de Lorca
des mots
incompréhensibles
qui résonnent
dans le *Téléphone-
homard*
Dalí cherche à dériver
hors du cadre défini
il jubile
devant sa dextérité
à faire advenir
le rien

et l'œil
et le rien à l'œil
C'est comme
s'il ensorcelait
le pinceau
sur la toile
pour ramener
Six images
de Lénine
sur un piano
Homme magicien
dont le cœur
ne bat pas
Il cogne
à tout rompre

Voilà la cendre
des spirales d'images
qui grouillent
de mondes souterrains
Le peintre dépose
à la Foire de la mémoire
sauterelles mouches
fourmis et squelettes
pour ancrer
ses propres mythes
et ses fétiches
Une seule question
Qui es-tu
toi
que je ne connais pas
moustache
à la Vélasquez
et inimitable
accent catalan

À son insu
il a dressé
la table
rouvert
Le Jardin des délices
Dalí et Gala

en muse redoutable
avec ses restes
de nuit
collés à la peau
pour aspirer
ses rêves
s'y entremêlent
des apparitions
dissimulées
et visions délirantes

Les couloirs
devenaient cavernes
galactiques
dévoilées
par les turbulences
Quand le grand fracas
surréaliste a frappé
l'eau s'est déversée
en orage
en tsunami
avons tracé
sur lèvres affamées
L'invention des monstres
enfouie
dans la corne
d'un rhinocéros
transmuée en
Avida Dollars
faisant gicler
la vie
à travers exploits
visionnaires
et tableaux
provocateurs
sans relâche
de vertige en vertige

Nora Atalla

Dislocations

par l'embrasure de tes enfantements
secouer les doutes de ton esprit

tu pars vêtue de nudité
la peine flanquée à l'échine
corbeaux gravés sur ta chair

entrer dans les degrés
avec les chiens avec les loups
revenir
le cœur à moitié charcuté

•

pleurer des vagues jusque vers l'ailleurs
larmes-cire
yeux étirés de fatigue
en faction au coin des châtiments

les déluges obliquent vers leur destination
tombent dans l'œsophage
puis remontent en poussière

•

rouges coulées des vautours
artères hachées collant à tes doigts
d'absence engourdis

à travers tes fers
gavée de désespoir
l'âme vermoulue

la vastitude déglutit tes errances

tu te tapis
dans un recoin des jours
pour revivre tant et tant
sur des lunes stériles

chaque croisée reluit de clichés informes

•

tu ne peux rebrousser le cours
quelque germe
galope dans ta bouche

tu rejoyes en vain
tout film de bonheur

•

fleuve de torchis rames de remous
tes illusions engluées dans les pensées
toutes écorchures hérissées
ridules étalées sur les voies d'évitement

toutes ces fois que tu ne peux plus compter
avec les collisions qui détraquent ta raison

nœuds de crotales
alambiqués d'étreintes

nouées aux chevilles les cordes du passé
les erreurs diluviennes dévalant

malgré la rouille
tes chaînes s'obstinent
ta gorge se referme
sur les glaires de ta réclusion

•

tête renversée sur un oreiller de vipères
images envahissant tes cornées
de manquements

que faire des stigmates irréversibles
à quoi bon contempler les douleurs têtues

les enfers ont décrété tes traversées

•

à quoi te sert-il
de t'agripper aux lianes
qui unissent tes aubes
tu dégringoles

tant d'efforts sans promesse de clarté

en ellipses en spirales
au-dessus du cœur
des magmas boueux s'amoncellent

vers l'abattoir chancellent tes demains
pieds entravés de courroies
poignets ligotés à l'entraînement

•

il te faut déconcerter tes tragédies
te rebiffer contre les engelures

mais aux bornes de l'horizon
une mucosité nauséuse
obstrue les issues

•

tu avales le fer et l'acier
à force de défaites
condamnée à perpétuité

•

tu balbuties l'urgence de tes malaises
d'un doigt
séparas tes divergences
coupes en deux tes dislocations

et tu attends
que se révèlent
tous les silences que tu n'as su crever

une cuirasse de latérite te contraint au voilé
les averses lessivent tes versants
hostilité rejetant tes perspectives insensées

un à un se reforment les cordons de sable

•

de suie tes nuages se colorent
déboires chutant sur ton crâne

les nuances se fondent au paysage
tendons déchirés
mains triturant leurs saillies

•

insatiables
les rapaces se frayent un chemin
rejoignent tes replis
se faufilent dans ton mutisme

heures de vertige dans ta cage de parpaings
tu t'abandonnes à la pénitence
à tes méandres qui divaguent

te voilà murée en toi

Odelin Salmeron

Voltigeur aveugle

Leurs cales chargées d'étoiles
ces barques ailées
affolent la lumière
fendent les rêves
qui nourrissent les femmes.

Marin aveugle
je suis recouvert d'écailles
de tortues galactiques
ou ce sont les bijoux des naufragés
qui m'habillent?

D'où vient ce tintement métallique?
On dirait le hurlement du temps
traîné par les vagues de souvenirs.

Bouche en pierre
langue de corail
mon cri
forge de nouveaux paysages.

Attachés au cou
je porte les yeux des morts
d'avant ma naissance.
Mes pupilles gardent la couleur de l'oubli.
Mes larmes
sang de la poésie
m'empêchent d'écrire.

La nuit venue
en entendant les soupirs d'Anubis
je ne sais plus
comment affronter mon corps.

Sur cette rive de flammes
entre mes doigts
les algues chantent
la vérité de ces baleines
qui traversent mon jardin.

L'océan est une sambuque géante
soudée à mon âme.

Le sang des nuages

Le cerveau débouché
je me réveille
en regardant les montagnes
l'autre moitié de mon crâne entre les mains.
Mes yeux remontent lentement
chaque nanomètre des adrets.
Au centre de mes iris
se matérialisent ces hallucinations
qui rendent fous les psychologues.

Au loin
une ville sans nom m'appelle
et des aigles aveugles
survolent le crépuscule
panachant leurs plumes
avec les couleurs de l'enfer.

Maître sans pitié
Hadès festoie dans mon cimetière
où des papillons en plomb
pollinisent les cadavres
qui s'installent dans la nuit
dans l'attente de leurs ailes.

Je ne peux plus
tuer la mort
ni faire naître des archanges d'acier.
Ceux mêmes

qui bombardent notre espoir
ou qui poignent les illusions
dans les ruelles sombres.

Même le crâne ouvert
j'exige des Moires
des légendes pour chacun de nos érables.
Même si mon squelette est en vacances
j'ai besoin de boire
le sang des nuages
et de respirer ces visages
que le vent m'apporte.

Les cieux ont noyé les arbres
obligeant les bernaches
à nicher dans ma poitrine.

Quand mon cœur s'envolera
ce sera pour provoquer le printemps.

Chêne

Ce chêne rouge
qui est dans le parc
y est germé spontanément
il y a grandi tout seul
et il y vit tout seul.

La tendresse de ses branches
attire le vent.
Chacune de ses feuilles
porte une magie
qui remonte des racines des volcans.

Au cœur de son tronc
sommeille le printemps.

J'ai toujours aimé son ombre
recéleuse d'oiseaux aux plumes d'or
rapaces du diable.
À son pied
l'obscurité n'est qu'une dague de jais
tranchant nos souvenirs.

Dans ce parc
il y a des hommes-chiens
qui ont perdu l'ordre des jours
en greffant des brumes
autour de leur mémoire.

Ce chêne est un étrange symbole
qui dans sa sève
encode les nuits.
Ses fleurs sont des flèches
qui pointent vers la terre.

L'horreur de l'oubli
rampe parmi les herbes jaunies
traçant de la sorte
la dimension exacte de nos vies.

Je crois
qu'avec son écorce
il ressent le joug du temps.
Je ne peux pas
deviner ce qu'il éprouve
en ma présence
mais j'ai compris
que sur sa cime
se balancent sans cesse
les visages les plus usés
et les énigmes indéchiffrables.

Où est le cœur de la mort?

Ce miroir moiré
qui recouvre le monde

cache toujours ton image.
Est-ce derrière une jeune étoile?

En prononçant ton nom
j'ai perdu ma langue
et mes lèvres de sel.

Tu es parti
par la rue des insomnies
emportant mes cendres
vers les cités inondées de reproches.

Poussière
c'est ce que tu as laissé derrière toi
puisque notre fange s'est cristallisée
entre les ruines de l'hiver.

Ami du chaos
tu as tracé les sinogrammes de l'éphémère
croyant dessiner le temps.
Tu as ignoré ces bourgeons d'amour
qui éclosaient entre nous deux
et qu'aujourd'hui
parfume l'oubli.

Toute rivière lave ses pierres
comme à l'aube
je lave en silence
ce qui me reste de tes caresses.

Je n'ai pas eu le temps
de te dire adieu
ni de cueillir mon sang.

Je n'ai pas pu
entendre le bruit de tes pas
te conduisant nulle part
ni les battements de Montréal
cantiques de la nuit.

J'ai perdu contre moi-même
et maintenant

du haut de mon âge
je guette ma disparition.

Où se trouve le cœur de la mort?

Roseline Lambert

Couleur grand feu

L'érotomane est persuadé d'être secrètement l'objet du désir de quelqu'un, mais il l'est par le biais d'une construction intellectuelle délirante qui vient étayer sa conviction initiale, typiquement de la télépathie, des gestes à la signification secrète connue de lui seul, des messages codés et diffusés dans les médias qu'il est seul à pouvoir déchiffrer ou simplement des regards que lui seul comprend¹ !

Premier fait : tu me captures dans un tableau

les aiguilles de l'horloge
sont immobiles dans le hall
devant ce tableau de Chirico
soudain ma main gauche brûle
ta tête d'animal
en morceaux d'édifices
me capture chancelante
dans ton labyrinthe
tons de titane et noir d'urane

une ouverture serpente
à partir de ton œil fauve
une maison
un toit en pente je me glisse
dans la chambre blanche

tu me regardes
dans le refuge de porcelaine
il y a un perroquet
tu suis la lumière

1. Les citations sur l'érotomanie sont tirées de la page Wikipédia suivante : <https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89rotomanie>.

qui se déplace sur les plumes
je déroule ma robe
jusqu'à la vitrine
dans les motifs tournoyants
du papier peint
où je t'attends

le perroquet dit: l'oiseau est le tien, l'oiseau est le tien,
l'oiseau est le tien, l'oisea
la litanie se déverse
au bord du bec
les mots ondulent
dans les draps moirés
toute la chambre pulse
elle attend quelque chose
une chose
comme une lettre de toi

Habituellement, le patient retourne à son « admirateur » l'affection qu'il lui suppose en lui écrivant, en lui téléphonant et en lui faisant des cadeaux. Même quand ses avances sont rejetées par leur destinataire, l'érotomane ne peut pas comprendre le refus qui lui est opposé.

Deuxième fait: un oiseau prend feu

la lumière devient bleue
puis manganèse
ton œil allonge sa portée
il ne tremble pas
je ne sais comment
habiter cette chambre
oser me tenir
dans ton œillade

coup de vent soudain
ça grésille
la couleur du perroquet
devient grand feu
la tapisserie s'allume

flammèches et artifices
dans une prenante
odeur de brûlé

le perroquet crie : oiseau feu, oi feu, seau feu, Ô feu, eau
feu, eau feu, feu eau, eau fe
le son coule liquide
puis volatile
au bout d'une aile
une braise vacille
le plumage se transforme
plus dense il se vitrifie
mes gestes fondent
féroce tu me fixes

un morceau de papier
brunit sous la chaleur
les formes disparaissent
l'oiseau s'agite : Ô feu oiseau, le tien, zô feu, le tien, Ô,
grand feu, sauve-toi, au feu ea

L'érotomanie est l'une des formes que peut prendre le délire paranoïaque. Elle en possède les caractéristiques : les faits qui viennent contredire la conviction délirante initiale sont réinterprétés dans le sens de celle-ci en inventant autant de faits explicatifs que nécessaire, aussi peu plausibles soient-ils.

Troisième fait : un parasite visqueux s'incruste

je trace mes lignes de trains
de Madrid à Lisbonne
dans la couverture râpeuse
de la Red Nacional
au début de ton livre
je m'endors sur la page
une créature m'agrippe
une araignée se tortille
de longues pattes
des vers roses
grouillants s'incrument
dans mon ventre

méduse ou mygale
j'amalgame les mots en *m*
une viscosité un piège
de tentacules
c'est pas juste une couleur
ça me serre au sang

je tire sur les vers
avec ma bouche
c'est douloureux
je dois parler mais je dors
rien ne s'articule

au bout du wagon
le contrôleur me fait signe
tu dois te sauver du train
ça va faire mal te délivrer
seule toi peux le faire

la créature fond
ça me dégoûte
elle se désagrège
filaments de céleri
goberge pourrie

je me dégage
aliment vorace
parasite accroché
à mes entrailles
glaise agglutinée
sur mes pores
ça me dévore
je dois le dire

L'érotomanie s'inscrit dans une temporalité. Le postulat est non seulement la conviction d'être aimé, mais aussi celle de l'avoir été en premier, avant même d'y avoir répondu : pour l'érotomane, même quand il est amoureux de l'autre, c'est cet autre qui a initié la relation amoureuse. Ce point, qu'il n'est pas toujours facile d'éclaircir, permet de faire le diagnostic différentiel avec une hystérie.

Quatrième fait : je reçois ta lettre à nageoires

dans le reflet de l'étang
miroite la façade de mon édifice
ta lettre pleine de nageoires
un mollusque elle dérive
quelques mots coulent
s'enfoncent
d'autres imprimés
profondément sont lisibles
les longueurs se mélangent

tu m'écris : j'ai fait un voyage, j'ai pris un bateau, j'ai changé
de figure et de peau j'ai un uniforme gris nuage
dans cette barque je trace
des cercles à la rame
dans un bain mystérieux

cette couleur de lumière
jamais vue
ton trop long regard
une ombre une aile
pouvais-tu nous voir

le perroquet plonge
par la fenêtre
sans un mot dans le mirage
sa traînée de fumée
s'évapore dans le ciel
une longue ligne
pour te dire

au bout de la rue
qui serpente mon œil
couleur grand feu
tremble
ça me consume
de ne pas toucher
les fines lignes qui pulsent
à la naissance de ta main
malgré tous mes feux
je préférerai toujours
habiter
la couleur du vivant

Jonathan Lamy

Des mots sur la peau

le feutre indélébile
accroche d'abord

quelques poils
avant de tracer les mots

les trous dans les ailes
des prières perdues

comme des chaussettes
des os rongés

dans les stationnements
déserts du cœur

on efface un graffiti
on écrit une loi

on klaxonne les corps
des ordures disloquées

les pages blanches
sont faites de peaux mortes

•

ça ira sur le corps
les lettres tracées

à la griffe
sur la poitrine

comme un pendentif
pour protéger les sorcières

qui habitent en nous
les permissions d'être

debout des phrases
appries par chair

dans le dehors
dépareillé

le sens même
de la tendresse

•

l'encre mêlée
au grain de la peau

donne du relief
aux mots virés à l'envers

les phrases retrouvées
écrasées sous les vêtements

les lettres comme des cellules
se multiplient dedans aussi

le langage coupe
la corde autour du cou

si on la déroule
la peau n'arrête jamais

rien qui ne passe pas
la frontière de l'épiderme

la révolte est un pollen
de beauté contagieuse

un bain de foule
la désobéissance

la rage loge dans la chair
les colères toujours nues

les peaux s'exposent
se répondent sur l'asphalte

leurs masses fragiles
dans le plus simple appareil

les courbes des corps
couverts de boue de guerre

comme un sébum
de combat à reprendre

des pieds à la tête
la peau demande la parole

Mathieu Croisetière

L'énigme d'Hitler

Un petit tas d'ossements
dans un coin du tableau

Il neige des mouches
dans notre chambre

Difficile de rêver
quand les mots
font la grève

Quand c'est novembre
en plein été

•

Le corps noir de ta tristesse
était là depuis le début

Tu n'as rien découvert
tu n'as pas progressé

Il brûlait toutes tes hontes
par mesure de sûreté

Il disait: « Si c'est trop dur
achète un chien. »

Un pervers polymorphe
jette ses excréments
au visage de sa mère

Fuyons les dieux
qui nous étouffent
avec leurs privilèges

Nous mourons tous
d'une façon ou d'une autre
fauchés par la vérité

•

Les divisions se multiplient

L'information ne circule plus

Voulez-vous commenter ?

Le réel est ce qui reste
de la pensée morte au combat

•

Nous ne laissons
rien derrière nous

Des éclats de verre
et quelques mots
mal entendus

Les pierres
n'ont pas à s'expliquer

Les nuages
nous ignorent

Dans l'assiette presque vide
l'énigme déchirée d'Hitler

Comme la guerre couve
sous l'oreiller

Comme un oracle lit l'avenir
dans les jaunes d'œufs ensanglantés

Les téléphones
demeurent muets

•

L'effort n'est jamais assez grand
le travail assez dur

Abandonne-les
comme on abandonne une voiture

N'entre plus
dans la maison du temps

Virginie Beaugard D.

c'était dans le corridor
quand je me suis levée cette nuit
tout craquait
une lumière sortait du bain et s'éteignait sur ma peau

c'était spécial
d'avoir la mâchoire pleine d'échos
des arbres qui pleurent

quand j'ai vu du feu derrière toi
tu es remonté en courant du sous-sol
tu courais sur le dos du soleil
t'étais parti pour aller loin

tu as relevé les ailes du soir
on a dansé sur les ongles d'une sorcière
puis on s'est chamaillé
sur le bord des rails

rien de particulier
chacun sa matière à rêver

•

là j'y repense
et le matin retire
la couverture sur mes pieds

j'étends ce qu'il reste à penser
dans le premier morceau
de la clarté millénaire

vous dormez autour de moi
à force
j'éponge nos vies

la neige n'est pas seule
tout ce qui traîne
ressemble à un trésor négligé

quand je regarde ça
je vibre
et je ne suis pas un chat
c'est tragique

•

je vis dans une toupie
j'ai perdu mes gants
je te rattrape à mains nues
comme tout le monde à tous les jours
à mesure que tombe la lumière
les uns après les autres
vous tombez de n'importe quel point du ciel
comme des grenouilles des pelles ou des haches

j'ai fait une ligne
en pensant
qu'elle me conduirait quelque part
parmi les arbres sur lesquels tes doigts montent en fous

et je m'appuie sur un vent de 10 km/h
pour te dire des mots
qui ne ressemblent à rien

•

les sorcières d'aujourd'hui ont du flair
elles t'endorment
en deux doses

et l'héroïne du roman naît ici
composée des écailles de la lune
et je t'embrasse
dans le tempura passager

il me semble que la rue ne se déroule pas comme avant
les autobus passent aux quarts d'heure

l'un rempli d'hommes
l'autre d'humains
l'autre de nuages

j'en ai vu un plein de clous
il a brisé ma tête en miettes
il faut que je vive avec

•

tu me réponds que la nuit est un insecte
qui fait crier les peureux
mais je me tanne

je retrouve mes pantoufles
ce sont des gouffres dans lesquels
je traîne mes pensées

chercher des raisons de vivre
devient une habitude
ou un automatisme

•

j'arrose tous les plans de la maison
depuis je vis dans une maison molle
jusqu'à liquéfier la brique
et le marteau-piqueur

dans l'humidité il reste les cheveux du soleil
qui traînent tout à coup
ils glissent sur l'épaule de la terre

tu ne réagis pas à ça
tu m'offres quelque chose qui ressemble
à un sacrilège fabuleux

c'est splendide

Monde!

Avertissement

Oui, *avertissement*. Comme quand on dit *Danger!* Le mot *monde*? Une onomatopée, une exclamation. On *appelle* le monde! On *l'interpelle!* Le prie et l'injurie. En une même interjection, qui est une grande clameur en raccourci. On *interjette appel* auprès de lui, pour ce qu'on en a fait, pour ce qu'il a fait de nous, réunissant en un seul et même cri les milliers de plaintes qui sont sorties de sa bouche et de la nôtre à l'unisson, en un volcan de lave et de salive entre lesquelles on ne fait plus la distinction, des paroles et des fumerolles qui se mélangent au-dessus de nos têtes en une substance hautement toxique qu'on ne tolère pas sans la recracher en une espèce de feu d'artifice que certains nomment poésie, féerie, cosmogonie, théogonie, la grande épopée des fins, la longue saga des origines, *fiat lux*, big bang et tutti quanti. Alors *j'avertis*. *Ad-vertire*: « tourner vers », « renverser », « versifier ». Un quasi-pléonasme: la tournure du vers attire l'attention vers ce qui ne tourne pas rond... dans le vertige qui nous prend dès qu'on vise le monde, sa ronde sans fin qui fait tourner la tête, le grand tournis qu'on appelle la vie, dont l'image est une nuée de corbeaux volant au-dessus de nous en une spirale de plumes et de cris dont l'ombre portée creuse sous nos pieds un entonnoir dans lequel tout notre être est attiré... Le poème? La vis sans fin qui fore le vide au-dessus et en dessous de nous avec cette grande hélice de freux, de craves et de choucas, noirs comme des mots, qui nous hélicoptère de tourbillon en tourbillon, de maelströms en typhons, de tohu-bohu en hourvari. On appelle ça des *trombes*. Des *trompes*: ça sonne, ça tonne. Trompettes de Jéricho avec lesquelles on abat les murs de la Cité, trompettes de l'Apocalypse avec lesquelles on appelle la fin des Temps, olifants des preux qui partent à la conquête de leur propre tombeau,

buccins, bugles, cornets dans lesquels les grandes corneilles soufflent à nos oreilles leur halo d'ailes et de chants funèbres et nuptiaux, mariés au ciel et portés en terre dans un même élan, glas, tocsin ou carillon dont le chahut enterre le bruit de notre chute dans une volée de cloches qui nous pousse en l'air dans le tintamarre des tempêtes solaires, des collisions de comètes, des explosions d'étoiles, du soufflet de forge que fait entendre l'expansion des univers dès qu'on tend l'ouïe à autre chose qu'à nos petites misères. Le poème? Des conques d'oiseaux noirs tournicotant dans l'air... qui font retentir le souffle à bout de l'univers, ses grandes marées, ses ressacs, ses brisants, ses déferlantes, le flux et le reflux de cette mer d'intranquillité dans laquelle on baigne depuis des années-lumière, qui sont des siècles de grandes noirceurs passés à la vitesse de l'éclair, de l'éclipse, de la colère qu'on entrevoit dans le vol du moindre freux.

•

Frères freux, corbeaux des
âges d'or, de fer, de plomb,
croassez dru dans les branchages.
élevez vos cris jusqu'aux nuages,
aux voies lactées : noir-
cissez le ciel de votre beau
passage en ordre dis-
persé qui porte ombrage à la terre
entière, aux mers, aux prés, spectres
emplumés d'air, de cendre, empaillés de vos propres
entrailles auxquelles la ligne
brisée de votre chant s'emmaille à
l'envers : soulevez-
nous le cœur en un der-
nier pouls avant la fin : le grand
baroud d'honneur où l'humain crie
en chœur avec vos fils, vos sœurs, que le ri-
deau de fer du ciel tombe sur
nos têtes à dé-
couvert, les décolle à
coups de serres, les dé-
calotte d'un grand
coup d'aile : versez le sang

de crâne en crâne à dé-
faut de mots qu'un lourd
crin rouge a remplacés dans nos
cervelles vidées de leur
substance pour qu'on y mette de
la bourre, de la pu-
rée de pois dont on fait la ma-
tière grise de notre monde déco-
loré par trop de larmes
versées sur notre sort : nos sor-
ties de route, nos belles em-
bardées, nos caram-
bolages d'année en
année dont rien n'arrive à nous désincar-
céner



Sœurs craves, de la race des beaux car-
nassiers qui s'en prennent
aux dieux dans la bête qu'ils
dévorent, la proie
qu'ils broient dans leurs serres af-
fûtées, attaquez-vous à plus fort
que vous : au vent, au temps, à l'univers au
complet, prenez
d'assaut le ciel, renversez-le sur
nos têtes comme un couvercle sur le
cercueil qui nous sert de
cerveau : voyez nos yeux, ces stig-
mates bleus cernés de rouge
que vos serres ont
creusés dans le sommeil pro-
longé où vous nous
plongez : ce sont des balles de haut
calibre que vous pouvez cra-
cher loin en visant l'in-
fini qu'on ne cesse de re-
garder quand vous nous a-
veuglez : retirez cette
épine que j'ai dans la
cornée qui m'empêche de voir de-

vant moi, rien qu'en
dedans où il n'y a que
des ronces, des griffes et
des crocs, jamais un
pansement, une gaze, une
compresse que j'appelle une
caresse qui me repose la vue sur
ce monde où je vous vois
tourner autour de
mon âme en cercles con-
centriques dont je suis le
moyeu, l'essieu, la bielle en feu que rien n'é-
teindra : prenez-moi sous
votre aile, cette lourde
paupière qui me protège en
secret des rayons X du ciel, des radiations du
soleil dès que j'ou-
vre l'œil chaque jour que
Dieu fait



Choucas des mondes, partez en flèche
vers les trous noirs où vous ni-
difiez depuis des mil-
lénaires et rappor-
tez-en un peu du grand
néant qui fait votre plumage si re-
luisant : des re-
flets de fin dans les com-
mencements, des big
bang bleus dans l'ex-
tinction des feux, dans les
pannes sèches où nous vi-
votons, survoltez-nous, rechar-
gez-nous de la colère qui fait tourner les
planètes, filer les
comètes, révolutionner les
soleils qui entraînent leurs é-
toiles mortes dans des danses
en boucle où la parole paraît dé-
coiffée, les esprits tré-

panés, leur calotte crânienne aussitôt en-
volée avec les mots hors gra-
vité, les pensées désém-
pesées dont on fait les
oiseaux de malheur que vous in-
carnez dans l'arbre généa-
logique des espèces en voie d'ex-
tinction : ressuscitez d'entre
les morts que la vie fait
autour de nous dans l'hé-
catombe au rythme de
laquelle l'histoire avance à
grands pas dans les ravages, les a-
battis où nous baissions les bras quand vous élevez
la voix : passez
à l'acte, criaillez-vous entre les branches, les ra-
massis jonchés de
corps morts, d'âmes é-
corchées, balance ton nom, balance ta chose, balance
ton être de tout son long : prends le mors
aux dents, bats en brèche le monde é-
bréché qui t'a en-
fanté, rentre-lui dedans pour te réac-
coucher, non plus en homme mais en
corneille qui fait le printemps d'un seul
coup d'aile comme l'œil qu'on jette
au ciel pour découvrir
ce qu'on appelle l'in-
fini : le vol plané des pous-
sières d'astres dans la voie lactée dont la
terre seule nous paraît sevrée

•

Corneille en l'air, pleine de grâce et des
disgrâces que ton cri porte à nos
oreilles, entre en nous par le grand cer-
velet où ton chant s'em-
bobine dans le bulbe rep-
tilien qui forme le cœur
de nos mémoires repliées sur
elles-mêmes dans ces temps ré-

volus où l'on dort en chien
de fusil dans la po-
sition foetale des âges non en-
core nés qui vagissent dans nos
pensées comme des appels
à l'aide que tu crailles a-
vec nous: ouvre-nous
la voie du ciel pour qu'on y parte en
fumée vers d'autres
galaxies que celles d'où tu nous chasses d'un
coup d'aile qui nous efface de la surface de
cette terre, délivre-nous de nous, petite femelle
du grand corbeau qui gîte dans notre cœur, petite
tumeur qu'on soigne avec
la peur, le seul
remède à nos malheurs: courir à
toutes jambes derrière l'ombre que tu projettes
plus haut que les nuées noires où notre avenir est sus-
pendu, lanterne magique que ton passage à toute
allure souffle à vue d'œil: corneille à hue,
à dia, qui vole dans la
clameur, glas d'ombre qui sonne à
toute heure avec nos bat-
tements de cœur qui te suivent pas
à pas jusqu'où ça
s'arrête, les horizons à mi-
nuit pile, les millénaires au bord
des mers, la parole au bout
d'elle-même, donne-nous le temps
d'un dernier mot, l'espace
d'un dernier monde où res-
pirer un peu avant d'ex-
pirer pour
de bon, le pire et le meilleur avalés par
la bouche qu'on va refermer sur la poi-
gnée de terre que tu nous lances
du haut des airs en un ul-
time cri où il ne reste qu'à
se taire

Freux mâles et freux femelles, croisez-vous avec nous : croissons
en chœur dans le malheur qu'on épouse à toute heure, accouplons-nous
dans le grand nid que les tempêtes creusent à coups de serres dans les cieus fous qui planent sur nos têtes : beaux nuages volant en bande dans les catacombes de
grand air où vous priez des dieux inconnus dont on n'a pas
idée, foncez sur nous comme la onzième heure qu'on attend depuis la première, concluez avec le point final inscrit au ciel dans vos battements d'ailes, ces clignements d'yeux d'étoile en étoile dès que l'univers épuisé baisse les
paupières sur ses vieux rêves et qu'on s'endort après l'amour, la mort, la joie, l'effort, on ne sait plus trop : vieux freux, jeunes craves, entrez l'un dans l'autre comme des oiseaux gigognes où vous mourez et renaissiez les uns des autres à chaque instant, phénix du temps aux fils emmêlés que votre vol croisé aux courants d'air rembobine à vue dans le ciel infini : partez en peur, partez en paix, emportez-nous dans vos bagages comme la cigogne les nouveau-nés,
nous les nouveau-morts que vous portez dans vos brancards de plumage noir vers d'autres cieus que ceux qui veillent sur nous dans le sommeil : on veut s'éveiller dans le rêve qui nous refera du tout au tout comme on ne se refait pas : un rêve que vous aurez pour ceux qui ne savent pas voler, un cri que vous pousserez en nous pour que sorte

de nos poumons l'air du grand large dans lequel on
pourra s'é-
lancer avec la force
des mots que vous nous ap-
prendrez : les mots qui graillent, craillent, bayent aux
corneilles, pour ne rien faire, pour ne rien dire,
la bouche ouverte, la tête au ciel, toute la journée à rêvasser



Grands freux du ciel et des enfers, Luci-
fers d'ombre et de lumière entre vos ailes dé-
ployées en ordre de
bataille, l'une pour
la vie, l'autre pour la mort, entre lesquelles
vos cœurs balancent au rythme de
vos cris, du sang qui
nourrit, du sang qui
pourrit, coagulé dans votre beau
plumage aux reflets de
pleine lune que des soleils
cachés éclairent par
derrière comme l'Histoire dans notre dos nous illumine aux
flambeaux, ces hauts
fourneaux de la mémoire où l'on tente de l'exter-
miner avant qu'elle nous
consume avec nos rêves
d'avenir, nous brûle l'herbe
sous le pied et la cervelle du
même coup : lancez vos beaux
oracles, ces bombes à retar-
dement qui sautent d'un arbre à l'autre où vous vous
posez pour nous regarder ex-
ploser comme des es-
carbilles dans le vent mauvais, qui tourne
comme fait le lait
des galaxies, le temps qui vire
d'un ciel à l'autre, ce temps d'enfer
que souffle le vent solaire qui ne porte plus
l'haleine des dieux mais les miasmes nau-
séeux de notre race de con-
tre-dieux, le grand

jet de flamme qui nous grille
le foie par le dedans, le cœur par-
dessous, les terres qu'on a dé-
couvertes pour les in-
cendier comme on brûle de vivre chaque
instant comme si on allait en
mourir au même
moment : lancez sur nous vos es-
cadrilles de crailllements noir-
cis de sang qui sèche avant de
tomber telle une chape
de plomb fondu dans laquelle vous gar-
derez un souvenir de nous qui ne soit par trop a-
varié

Francis Catalano

Rhinoplasties¹

(au-delà, en deçà de Dalí)

Vers Figueras, une cohorte de haschischins aux trouses

jusqu'à quelle frontière la traversée isoclinale? L'usage courant est action vague. Tout individu a son caractère donc sa face. Ou son côté, bon ou mauvais. Résumons: son côté, sa face, son plan, sa place, son flanc et c'est incliné. Tout visage quinquennal *est* plage pourvue de pentes propres. Toute face d'objet possède son inclinaison, c'est où je veux en venir. « Toute vague une action. »

Lisons plus. Chaque face de l'être a son versant comme chaque chose. Moins obscurément, c'est ce qui attire et rejette le monde – monde à son tour assujetti à un versant. De sorte qu'énergées par les haschischins, rapprochées, les choses du monde provoquent: action, va-et-vient, marées, syzygies, climax, zénith, rhinopharyngites, coupez. Si minimes soient l'attraction ou le repoussement, chaque face Archimède, du quartier gothique au musée cornu cossu et à Gaudí le pur, recèle la catastrophe, l'angoisse, l'insécurité, la fragilité docile, des aquarelles nommées chaos.

La statue de Giordano Bruno

vue de trois quarts à partir du Rinascimento, à l'ère post-Cicciolina et constamment toisée par les touristes, leur Aperol Spritz à petites bulles sans conséquence depuis le très démocratique bar Il Nolano. Et le flambant neuf Campo de' Fiori de médire quant à lui.

1. Cette suite de poèmes glanés çà et là a été élaborée à partir du son /da-li/, du nom bien sûr de l'artiste catalan, qui dans la langue de Dante, dit comme ça, signifie: « de là ». À beaucoup de rhinoplasties inutilement pratiquées cette suite est dédiée, ainsi qu'à quelques chirurgiens véreux.

On va où l'on voit, mais pas beaucoup plus loin que ses fosses nasales. Là où l'air mène, c'est aux abats pour mets romains, de passage en passage, de venelle en venelle gardée ouverte – vrombissante Vespa, chipeuse de sacs à main. Toute statue surtout de marbre requiert des rhinoplasties complètes, vu les inflammations de muqueuses. Parvenir à voir plus loin que le nez absent est chose d'antiquité. Le pied en saillie de Bruno dépasse d'un univers. Le septum nasal oblique. Couronnes de fleurs détonnent dans la grande place sans église. Une fois l'infini des mondes possibles balayé, roule benoîtement un trognon de chou. Respire par le nez, Bruno.

La soirée du hockey

masse le médium en temps réel autant que possible, tension artérielle fluctuante garantie dans la mesure où les Canadiens sont peut-être encore là. Mais la clé? Quelle est la clé du hockey? où se cache-t-elle? Dans les Keys en Floride? À la fin quel est le but du but – la mettre dans le *net* je veux bien, mais dans quel but? Le but du but, de bout en bout, c'est boire debout, c'est être vu, c'est être vu ému, vu, ému, bu.

Plus c'est loin plus c'est près et plus c'est près plus c'est loin (paradoxe et chien-saucisse)

loin/loi/low/coïn/joint/point/soin/malouin (dictionnaire des rimes, l'objet le plus complexe qui ait été produit dans l'évolution du cosmos). Me revoici de ce pas lancé aux limites de la langue, à la table des matières à la vitesse *Autobahn*, perdu au milieu du premier *canto* de Dante, de la substance ligneuse de la langue comme en forêt, loin du baby-boom, le vent captant néanmoins le sens du doigt qui, encore plus loin, taraude les filets de l'air du Pirée. Mais la main. Mais la main attachée à ses îlots. Jusqu'où aller nommez-les. Jusqu'où la ligne retient qui sépare le port d'entrée du support papier, et qui souffle sur l'image, attise l'arbre, éteint la forêt? Cette ligne n'existe pas. C'est une corde. C'est le cornet du nez supérieur. C'est le chant XXIII de l'*Enfer* en compagnie de Loderingo et des deux frères Catalano de

Bologne. Nous continuerons encore longtemps contre les poètes de rapporter comme chien-saucisse ballant la balle poématique aux mères de toutes les langues réunies, cette balle que voici enserrée dans les cinq mains gantées du pouce sucé.

Nuage de DDT à Holguín

dès avant le crépuscule 2.0, des êtres hématophages rougissent d'envie d'entrer, de zigonner dans ces allées aérées tout en zigzaguant comme aux heures présentes dans les maisons des uns, les hôtels des autres, toutes auberges zutiques. À foison ces zombies zébrés se reproduisent dans les embrasures, le zizi dosé de hasards, ils exercent leur soif, font frissonner leur sang. Allons-y à l'aise disent-ils, soyons mal zyeutés, nous que poussent de doux vents alizés. C'est qu'ils hésitent sur les aplats abolis avec un zèle souvent zozotant. De leurs pales ailées, minirequins aéroportés et que suçote une brise, ardemment ils rasant nos littoraux de chair, nos ego piqués, le witz blasé, sitôt vu en rêve le bon bras de Morphée. Nos vies étourdies qu'un texte zézayant empoisonne. Cousins amnésiques d'un zoomorphe Zénon, soyons zen, le hic réside dans vos flèches qui jamais n'abdiquent, et restons avisés, car notre sang est votre héros.

Remparts antisuicide

c'était au bout de la naso-sinusienne route 17 sur le pont d'Charleston qui chevauche Cooper River on y danse on y danse sur le pont à haubans à plus longue portée d'Amérique. Usagers à la tonne pour un pont évoquant le léger, c'est du coup oxymoron, c'est infundibulum et méat nasal moyen. Parfums caniculaires enfin humés, pacanes rôties au bûcher inquisitorial, stridulations cosmotétraédriques des cigales. L'univers est une glace au chocolat Häagen-Dazs et il fond sur un banc, devront tomber des têtes que les paniers artisanaux en osier prient de recevoir tandis que les clochers coloniaux, on aimerait que ça cloche moins: *city market*, cotons-tiges souillés, fin de l'esclavagisme. Salvador, merci.

Notices biographiques

Native du Caire, d'origine gréco-libanaise et franco-géorgienne, Nora Atalla vit au Québec depuis l'enfance. Auteure de onze ouvrages, elle a été finaliste aux Prix littéraires (poésie) Radio-Canada et au prix Alain-Grandbois pour *Hommes de sable*. Elle a été en résidence au Chapala et à Guadalajara en 2019 (Conseil des arts du Canada) et à Paris en mars et avril 2020 (Conseil des arts et des lettres du Québec). Après *Bagnards sans visage* paru en 2018 aux Écrits des Forges, son recueil *Morts, debout!* vient de paraître aux Écrits des Forges.

Virginie Beauregard D. étudie en arts visuels puis en éducation. Elle s'investit dans les arts visuels et la musique avant d'aller vers l'écriture. En 2010, elle lance le recueil *Les heures se trompent de but* (l'Écrou). *D'une main sauvage* (l'Écrou) paraît au printemps 2014 (finaliste au prix Émile-Nelligan 2015). La lauréate du prix Jean-Lafrenière-Zénob 2016 voit son plus récent recueil, *Les derniers coureurs* (l'Écrou, 2018), être en lice pour le Prix des libraires 2019. La même année paraît *Per-ruche*, un recueil pour les jeunes publié à La courte échelle. Diffusés dans quelques collectifs et revues, ses poèmes sont aussi présentés dans le cadre d'expositions et au théâtre.

Détentriche d'une maîtrise en études littéraires, Claudine Bertrand a enseigné le français au Collège de Rosemont de 1973 à 2010. Auteure d'ouvrages poétiques et de livres d'artiste, dont *Une main contre le délire* (finaliste en 1996 au Grand Prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières), *L'amoureuse intérieure* (Prix de poésie 1998 de la Société des écrivains canadiens), *Tomber du jour*, *Le corps en tête* (prix Tristan-Tzara 2001), *L'énigme du futur* (livre d'artiste avec la plasticienne française Chantal Legendre, prix Saint-Denys-Garneau 2002), elle a été lauréate du prix Femme de mérite 1997 et médaillée d'or du Rayonnement culturel. Fondatrice de la revue *Arcade*, elle la dirige de 1981 à 2006.

Francis Catalano est né à Montréal en 1961. Poète, essayiste et romancier, il a traduit plusieurs poètes italiens. *Instructions pour la lecture d'un journal* de Valerio Magrelli (Écrits des Forges/Phi, 2005) lui a valu le prix John-Glassco remis par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada. En poésie, il a remporté le Grand Prix Québécois du 26^e Festival international de la poésie de Trois-Rivières avec *qu'une lueur des lieux* en 2010 et ce même recueil fut sélectionné, la même année, pour le Prix du Gouverneur général.

Mathieu Croisetière publie de la poésie depuis une dizaine d'années. Il écrit aussi des nouvelles, histoires étranges ou fantastiques, dont plusieurs ont paru en revue. Il habite et travaille à Trois-Rivières.

Monique Deland a publié sept livres de poésie dont le plus récent, *J'ignore combien j'ai d'enfants*, a remporté le Grand Prix Québécois du Festival international de poésie de Trois-Rivières 2019. Ses autres livres ont également été primés: Félix-Antoine-Savard 2010, Alain-Grandbois 2009, Québec-Amérique 1998, Émile-Nelligan 1995, Premier Prix de poésie du Cercle littéraire des Basses-Laurentides 1993 et Grand Prix de poésie Le Noroît 1993. Ils ont aussi été retenus comme finalistes au Grand Prix du livre de Montréal 2015, au Prix d'excellence de la

SODEP 2012, au prix Louis-Guillaume 2012 (en France), au prix de la Bande à Mœbius 2010 et au Prix de poésie Estuaire–Terrasses Saint-Sulpice 2010. En 2014, Monique Deland a été élue membre de l'Académie des lettres du Québec. Également artiste visuelle (peinture et dessin), elle publie des commentaires critiques de fond sur la poésie québécoise contemporaine depuis 1995.

Denise Desautels a publié plus de 40 recueils de poèmes, récits et livres d'artiste, qui lui ont valu de nombreuses distinctions. Elle a fait paraître, en 2017 au Noroît, *D'où surgit parfois un bras d'horizon* et, en 2018 en France, deux petits ouvrages aux titres éloquentes, en ce qui concerne son travail: *Noirs* avec Erika Povilonytė, à L'Atelier des Noyers, et *Disparition (détail)*, écrit à partir d'une œuvre de Sylvie Cotton, au Petit Flou. Elle est membre de l'Académie des lettres du Québec et de l'Ordre du Canada.

Jean-Marc Desgent est né en 1951, à Montréal. Il a publié une vingtaine de titres dont *Vingtièmes siècles* (2005) qui lui a valu de nombreux prix littéraires, dont le Prix du Gouverneur général. La même année, il a fait paraître en collaboration avec Guy Lanoue *Errances*, dont l'intérêt a été souligné par le grand ethnologue Claude Lévi-Strauss. Ses œuvres de prose ou de poésie ont été publiées aux Éditions Cul-Q, Les Herbes rouges, Les Écrits des Forges, Poètes de brousse et La Grenouillère. Le critique universitaire François Paré a écrit: «L'œuvre poétique de Jean-Marc Desgent est l'une des plus bouleversantes et des plus prophétiques de la poésie québécoise actuelle.»

Écrivaine et artiste en arts visuels, Isabelle Dumais a publié aux éditions du Noroît *Les grandes fatigues* (2019), *La compromission* (2013) et *Un juste ennui* (2010). Elle enseigne les arts visuels au cégep de Drummondville et a une pratique en peinture et en estampe. Ses œuvres lui ont valu plusieurs prix (dont le prix des arts visuels Stelio-Sole, puis le Prix de la Collection Loto-Québec lors de la Biennale internationale d'estampe contemporaine de Trois-Rivières) et ont été présentées notamment en Italie, en Suède, au Japon et à Taïwan. En poésie, elle a reçu plusieurs distinctions, dont le Prix des nouvelles voix de la littérature du Salon du livre de Trois-Rivières, ville où elle vit.

François Godin ne cultive pas de jardin, mais sème des mots. Parfois il cueille des poèmes, parfois pas. Quand il y en a suffisamment, il fabrique un livre. C'est ainsi qu'est paru son troisième recueil à l'automne 2017, *Habiter est une blessure*, et son dernier au début 2020, *Lignes d'effondrement*, au Léopard amoureux.

Roseline Lambert a publié *Clinique* en 2016 et *Les couleurs accidentelles* en 2018 aux Éditions Poètes de brousse. Elle a remporté le prix Félix-Antoine-Savard en 2017 pour un poème publié dans *Exit*.

Poète à tout faire, Jonathan Lamy a publié quatre recueils aux Éditions du Noroît, dont *La vie sauve* (prix Émile-Nelligan 2016) et *Nous faisons l'amour* (2019). Il a mis sur pied La poésie partout, un organisme de diffusion et de dissémination de la poésie. Sa pratique a également recours à la poésie-performance, la vidéopoésie et l'intervention dans l'espace public.

Pierre Ouellet est professeur, poète, essayiste et romancier. Après avoir soutenu une thèse de doctorat à l'Université Paris VII en 1983 sous la direction de Julia Kristeva, il enseigne d'abord à l'Université du

Québec à Chicoutimi, puis au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, où il devient titulaire de la chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique. Ses recherches portent principalement sur l'esthétique, le fictionnel, la parole, le rapport à soi et à l'autre, le phénomène de l'empathie, la perception, l'altérité dans ses phénomènes d'énonciation, le regard et la métaphore. En 2001, Pierre Ouellet cofonde, avec Simon Harel, le site montréalais du Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT). Il est membre de l'Académie des lettres du Québec et directeur de la revue littéraire *Les Écrits*. Auteur de plus de quarante livres, il a reçu plusieurs distinctions, dont le Prix du Gouverneur général (catégorie études et essais), le Grand Prix Québécois du Festival international de poésie de Trois-Rivières, le Prix des écrivains francophones d'Amérique, le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, le Prix d'excellence en recherche du réseau de l'Université du Québec et le prix Le Signet d'or (catégorie poésie).

Christine Palmiéri est poète, artiste et critique d'art. Canadienne d'origine française née au Maroc, elle vit au Québec où elle a publié *Un gant pour une vie* (Écrits des Forges, 2000) et *Six mille et deux nuits sous un ciel d'Orient* (l'Hexagone, 2011). Elle a aussi publié en revues et dans plusieurs collectifs et anthologies. Elle a participé à de nombreuses lectures de poésie, notamment au Musée de l'Amérique française et au Musée des beaux-arts de Mont-Saint-Hilaire. Son travail d'artiste allie la vidéo, la photographie et la peinture dans des installations qu'elle expose dans plusieurs pays. Elle a enseigné les arts visuels à l'Université du Québec à Montréal et dirige la revue en ligne *Archée* qui porte sur les arts numériques.

Odelin Salmeron est originaire de Ranchuelo à Cuba, et vit à Saint-François-du-Lac. Il a publié quatre recueils de poésie, dont deux aux Éditions du Noroît, soit *Rencontre* en 1995 et *L'alphabet des étoiles* en 2000, ainsi que *Les sept chemins du vent* aux Éditions L'Harmattan en 2008, et le plus récent, *Le guerrier de soi*, aux Éditions de la Grenouillère en 2014. En 2015, il a traduit le recueil *Exit* de la poète mexicaine Ingrid Valencia.

Depuis 1985,
les meilleurs
nouveliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$

États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel: 70 \$ ou _____ \$

Paiement en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS: 121 138 234 RT0001/N° TVQ: 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour 1 an/4 numéros 2 ans/8 numéros
 3 ans/12 numéros à partir du n° _____

Chèque  

N° _____ exp. / _____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone: 514.523.77.72 • Télécopieur: 514.523.77.33

Courriel: info@xyzrevue.com • Site Internet: www.xyzrevue.com



Créateurs d'étincelles

NOS NOUVEAUTÉS

BEAUSOLEIL , Claude	En un grand souffle noir
BOUCHER , Francine et TELLIER , Christine	Douce délinquance (Anthologie thématique)
CHATILLON , Pierre	Bestiaire
COMEAU , Fredric Gary	M'inonde
LACHANCE , Jean-Guy	Pensez le dehors
LANGER , Nancy	Par la fenêtre
LAUZON , Dominique	Dehors Dedans
POZIER , Bernard	Dérivés
STANTON , Julie	L'ultime lettre d'amour
VILLEMAIRE , Yolande	Dans le monde inversé de l'eau
ZACHARY , Richard	Zuma 9

HOMMAGE

Félicitations à Michel Létourneau,
finaliste au Prix du Gouverneur général du Canada 2019
pour son recueil de poésie
La part habitée du ciel

ÉCRITS DES FORGES

992-A rue Royale, Trois-Rivières (Québec) G9A 4H9

Tél.: 819.840.8492 — ecritsdesforges@gmail.com • www.ecritsdesforges.com

mœbius

abonnement

taxes et frais postaux inclus
quatre numéros par année

		1 an	2 ans
Canada	individu	48 \$	85 \$
	étudiant	35 \$	60 \$
	institution	95 \$	180 \$
États-Unis	individu	75 \$	140 \$
	institution	115 \$	220 \$
International	individu	85 \$	160 \$
	institution	130 \$	250 \$

Veillez adresser votre chèque
ou mandat-poste à l'ordre de

Moebius
2200, rue Marie-Anne Est
Montréal (Québec) H2H 1N1

Téléphone : 514 597-1666
Courriel : revuemoebius@gmail.com
Site Internet : revuemoebius.com

Nom :

Adresse :

Ville, province :

Code postal :

Pays :

Téléphone :

Courriel :

Abonnement à partir du numéro :

exit

revue de poésie

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

Prix en librairie : 12 \$

Version numérique (PDF) : 8 \$ (sur le site Internet d'*Exit* seulement)

Particulier (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 42 \$

2 ans/8 numéros : 80 \$

Institutionnel (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 60 \$

2 ans/8 numéros : 110 \$

International (version papier seulement)

1 an/4 numéros : 70 \$

2 ans/8 numéros : 130 \$

(les taxes et les frais de poste sont inclus dans les prix)

Je désire m'abonner me réabonner

À partir du numéro en cours ou du numéro _____

Nom :

Adresse :

Ville / Province :

Code postal :

Téléphone : (.....)

Télécopieur : (.....)

Courriel :

Je paye par chèque Visa Mandat

N° : Expiration : /

Signature :

Chèque et mandat payables à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.
C.P. 22125, C.S.P. Iberville, Montréal (Qc), H1Y 3K8

Internet : www.exit-poesie.com

Courriel : administration@exit-poesie.com

exit

espace de création et de liberté,
exit publie quatre fois l'an
des textes poétiques
et se rapportant à la poésie.

poèmes

Mireille Cliche
Michel Pleau
Gianluca D'Andrea

dialogue

Paranoïa-critique ou la menace du je

Dossier préparé par Stéphane Despatie

avec des poèmes de: Nora Atalla, Virginie Beauregard D.,
Claudine Bertrand, Francis Catalano, Mathieu Croisetière,
Monique Deland, Denise Desautels, Jean-Marc Desgent,
Isabelle Dumais, François Godin, Roseline Lambert,
Jonathan Lamy, Pierre Ouellet, Christine Palmiéri,
Odélin Salmeron

exit revue de poésie
Éditions Gaz Moutarde
C.P. 22125, C.P. Iberville
Montréal (Québec)
H1Y 3K8
redaction@exit-poesie.com
<http://www.exit-poesie.com>